

*Jugés poussiéreux, sexistes, les contes n'ont plus bonne presse. Pourtant, une nouvelle génération d'auteurs s'en empare. Et si ces vieux récits pouvaient, finalement, éclairer notre présent ?*

# LES PRINCESSES, LES LOUPS ET #METOO

Gustave Doré donne sa vision des contes de Perrault en 1862, à la fois réaliste et terrifiante.

**U**n prince embrasse une princesse endormie sans son contentement, une femme ne peut s'en sortir que parce qu'elle est sauvée par un homme, une épouse curieuse découvre que son mari est l'auteur de féminicides... Après qu'ils ont été édulcorés ou complètement essorés par la pop culture, le temps est-il venu de tourner le dos à des contes aux scénarios devenus intolérables ? L'ère post-#MeToo doit-elle faire fi de ces histoires misogynes et violentes perpétuées au fil des siècles ? Jennifer Tamas pose la question sans détour en intitulant un court et vivifiant essai – tout juste publié dans une collection conçue pour être lisible dès 15 ans –, *Faut-il en finir avec les contes de fées* ? Flore Vesco, quant à elle, propose ces jours-ci avec son roman pour adolescents *De délicieux enfants*, un facétieux et très contemporain *Petit Poucet*.

Que l'on se rassure, l'universitaire Jennifer Tamas, qui porte haut son féminisme, n'est pas à court d'arguments pour enfile sa cape d'ardente avocate de ce genre littéraire. Spécialiste de la littérature française du XVII<sup>e</sup> siècle, elle s'est retrouvée un peu obligée de mener une entreprise de séduction face à ses étudiants du New Jersey, bien peu attirés par des textes français dans lesquels ils percevaient avant tout la culture du viol ou celle de la galanterie. « *Je suis sensible à cette colère et j'entends cette volonté que l'université leur permette de résoudre les problèmes d'aujourd'hui sur les questions coloniales, identitaires, de pouvoir... Mais il y a des malentendus, des simplifications, de l'ignorance. Je suis féministe mais mon but n'est pas de brandir mon étendard, plutôt de construire un discours scientifique cohérent, où je les invite à avoir de nouveaux outils sur une littérature qu'ils croient connaître* », résume celle qui a d'abord cherché comment partager son savoir et réhabiliter les contes dont elle voulait leur parler. Partir de la pop culture, d'un terrain commun, et remonter vers le texte d'origine s'est vite imposé pour aboutir à « *ce que très fréquemment mes étudiants concluent par eux-mêmes de la grande modernité des textes les plus anciens* » !

Cette forme d'intemporalité est aussi ce qui attire Flore Vesco, qui a déjà joué avec des contes (*Le Joueur de flûte de Hamelin* et *La Princesse au petit pois* par exemple) dans de précédents ouvrages. « *En apprenant ce nouveau projet* »

Par Raphaële Botte



E. Davis

» autour du Petit Poucet, j'étais aussi excitée qu'inquiète tant ce conte est cruel», se souvient Véronique Girard, son éditrice à L'École des loisirs. En revanche, ni l'une ni l'autre ne mettent en doute l'attrait du conte auprès de lecteurs adolescents. «*Flore Vesco est en phase avec eux car elle parle du monde d'aujourd'hui quel que soit son lien avec le conte*», avance l'éditrice. Pour la romancière, «*la démarche ne consiste absolument pas à moderniser une histoire [qu'elle] jugerai[t] archaïque*» mais «*d'être poreuse aux problématiques de notre époque en [se] penchant sur un conte qui par sa nature même est voué à la réécriture*». L'exercice s'appuie, entre autres, sur tout ce qui est sous-jacent, cette partie invisible que tout conte possède, pour y piocher une résonance avec un questionnement actuel. Ainsi, dans *De délicieux enfants*, le texte se fait charnel, organique, sensuel. «*C'est chez Perrault!*, brandit la jeune femme. Lisez le court paragraphe consacré aux ogresses: "Sucer le sang des petits enfants", l'image sexuelle est là, évidente. Mon idée n'est pas de donner artificiellement à mes héroïnes [les ogresses] une position plus combattante mais d'aller chercher ce qui est implicite sur leur rapport au plaisir, au corps, à l'autre, sur leur entrée dans la sexualité.»

Pour Gaël Aymon, autre romancier coupable de quelques textes destinés aux adolescents fortement inspirés par le conte (*Une nuit de mon enfance, L'Apprenti-conteur...*), c'est aussi parce que «*ce genre venu de l'oralité est incroyablement simple et riche que l'on peut lui faire dire ce que l'on*

*veut. On peut décider que c'est ultra sexiste et piégé dans des sociétés qui sont loin de nous, mais on peut aussi lui faire dire le contraire!*». Jennifer Tamas se plaît quant à elle à raconter combien ses étudiants sondent la modernité d'un texte ancien et caméléon à l'aune de leurs préoccupations. «*L'une s'est appuyée sur Barbe-Bleue pour se demander pourquoi les filles s'éprennent des bad boys tandis que d'autres ont travaillé sur le regret ma-*

*ternel à partir du Petit Poucet de Mme d'Aulnoy: le père pleure et la mère veut se débarrasser des enfants.*»

Inviter à lire des versions différentes, dont certaines moins identifiées, est aussi l'un des axes d'étude de cette professeure. L'entreprise vise à pointer du doigt celles que les siècles ont davantage transmises. «*Il y a objectivement des versions meilleures que d'autres, moins misogynes, plus modernes...*, détaille Jennifer Tamas. *Il faut avoir en tête qu'au XVII<sup>e</sup> siècle des femmes écrivent des contes de fées pour repenser le consentement sexuel, interroger la liberté ou l'agentivité [la capacité d'agir, ndlr] féminine. C'est un combat féministe avant la lettre. Elles écrivent pour ça, elles conçoivent le mariage comme un esclavage, la nuit de nocces comme un viol... Mme d'Aulnoy et les autres ont une plateforme pour se faire entendre: les salons. Elles sont lues et leurs textes circulent.*»

Mais aujourd'hui, à moins de se lancer dans des études littéraires, leurs versions restent infiniment moins connues que celles de Perrault ou autres, et peu nombreux sont celles et ceux qui citeront *Finette Cendron*, de Mme d'Aulnoy... «*Pourtant, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, ces contes de femmes sont autant répertoriés que ceux des hommes. C'est au XIX<sup>e</sup> que des intellectuels expurgent les anthologies, trient ceux qui passeront à la postérité et ceux qui seront oubliés.*

*Ajoutons à cela que d'autres femmes se sont en plus réappropriées des contes pour les christianiser et en faire des histoires morales destinées aux enfants! Elles en ont effacé la portée subversive et sexuelle. L'un des exemples les plus connus est celui de La Belle et la Bête: la version de Mme Leprince de Beaumont [publiée en 1757] et sa morale sur la beauté intérieure a pris le pas sur celle de Mme de Villeneuve [publiée en 1740] et sa morale, plus complexe, sur la question du consentement sexuel au sein de la société.*»

Cependant, la résonance actuelle du conte ne tient pas non plus seulement au choix de version. Bernadette Bricout, chercheuse et professeure émérite de littérature orale de l'Université de Paris, écrit dans *La Clé des contes*: «*[...] parce que les contes nous proposent des personnages sans épaisseur, aussi plats que le sont les figures du jeu de cartes ou celles du théâtre d'ombres, nous croyons les connaître [...]. Comme ces êtres dont la présence quotidienne a émoussé le relief, ils n'ont plus le pouvoir d'alerte. [...]. Illusoire clarté. Ces silhouettes, stylisées par des siècles de transmissions orales, ont la même simplicité que les figures de vitrail. Chacune d'entre elles est une énigme qui voudrait être décryptée. Car en chacune d'elles, même la plus ténue, s'écrit l'histoire du monde*». Elle rappelle ainsi le mystère et la force de cette matière si vivante, si profonde. Si aujourd'hui des auteurs continuent de s'en emparer pour en faire des romans pour adolescents, c'est aussi pour cette raison.

Jean-Claude Mourlevat a publié *L'Enfant Océan* il y a plus de vingt ans. Cette adaptation du *Petit Poucet* est devenue un best-seller souvent étudié au collège. Pour lui, il est évident que certains propos écrits dans des contes «*hérissent le poil aujourd'hui*» mais qu'ils «*traitent de choses qui nous constituent: la peur d'être abandonné, d'être mangé, d'être livré aux bêtes sauvages, le pouvoir, la jalousie, l'argent, la possession, l'amour, la paternité, la maternité...*». Comme le musicien s'empare d'une partition, un auteur s'empare de ces motifs littéraires. «*Les contes ne proposent pas de messages didactiques mais une parole qui parle à l'inconscient de chacun*», résume quant à lui Gaël Aymon. Un peu comme si cette force mystérieuse permettait une porosité aux questionnements de chaque époque... Mourlevat avoue n'être «*pas extrêmement à l'aise pour traiter les sujets de société, mais adorer le petit pas de côté réalisé en s'inspirant des contes. Il permet de se démarquer un petit peu de l'actualité et de la modernité des choses, tout en en parlant tout de même d'une façon comme transposée*».

Gaël Aymon s'amuse à y puiser des analogies avec notre présent: «*Dans Blanche-Neige, le miroir de la méchante reine n'est-il pas une image parfaite du téléphone portable avec selfie et filtre magique pour avoir un visage éternellement réjouissant?*» Quant aux problématiques actuelles de l'homme face au vivant, «*il suffit de voir combien, dans les contes, humains et animaux dialoguent, s'aident et se comprennent pour trouver aussi des réponses*», ajoute Jennifer Tamas. «*Dans une classe ou un groupe, les contes sont une invitation à la réflexion, ils permettent d'établir un terrain culturel commun quand il devient parfois difficile d'en trouver un. Ils font voler en éclats les frontières entre culture populaire et culture élitiste, abrogent les frontières, questionnent les contradictions et nous rappellent que nous sommes tous des êtres humains, que nous avons tous les mêmes peurs. Les contes sont une leçon de relativisme et de vivre ensemble*», conclut celle dont la foi en leur puissance est inébranlable ●

## « Dans Blanche-Neige, le miroir n'est-il pas une image parfaite du téléphone avec selfie et filtre magique? »

Gaël Aymon, écrivain

### À LIRE

**Faut-il en finir avec les contes de fées?**

de Jennifer Tamas, éd. La Martinière jeunesse, coll. Alt, 32 p., 3,50 €.

**De délicieux enfants,**

de Flore Vesco, éd. L'École des loisirs, 224 p., 15 €.

**La Clé des contes,**

de Bernadette Bricout, éd. du Seuil, 304 p., 23 € (2005).